





Peter Stephen ASSAGHLE

**MA MERE SE CACHAIT POUR PLEURER**

roman







Le soleil a pris possession du ciel et dépêché sur la terre ses soldats les plus tyrans. Alors que son or est totalement allongé sur la mer, je vais et viens de la pompe publique pour remplir nos seaux d'eau. Je rigole tout le long en me remémorant les drôleries du lycée. De la cuisine, s'échappe une onctueuse odeur de feuilles de manioc à la pâte d'arachide que concocte ma mère qui embaume la cité tout entière. Cette odeur m'égaie dans ma tâche. Mais je m'arrête brusquement lorsque j'entends maman m'appeler en hurlant. Inquiet, je la rejoins sur-le-champ.

– Fam, qu'est-ce qui se passe ? me demande-t-elle d'un air tourmenté.

– Hein ? fais-je, un peu perdu.

Je suis troublé. J'ignore pourquoi elle me pose cette question bizarre. Encore plus bizarre, elle brandit son téléphone dans une main, en le pointant du doigt de l'autre. Elle tremble à l'intérieur de sa robe et ses lèvres n'en font pas moins.

– M'ma ton téléphone ne fonctionne plus ?

– Espèce d'imbécile, réplique-t-elle en me jetant l'appareil sur la figure. Imbécile ! Tu as baisé avec Rita hein ?

Rita, c'est une délicieuse jeune fille de la cité. Le *kongossa*

la dit un tantinet frivole. Silhouette soignée et allure nonchalante, son déhanché attire sur elle tous les regards des garçons de mon âge et, parfois même, ceux de pères de famille sans scrupule. Elle a des courbes minutieusement dessinées et sait les mettre en valeur dans des vêtements qui paraissent presque inutiles. Elle est d'un charme fou. J'ai toujours rêvé de manger ses lèvres, dont le sourire éveille mes sens chaque fois qu'il m'est adressé. J'ai longtemps désiré ses seins aux tétons tendus dans son T-shirt comme un fou dans une camisole. Les sentir contre moi. Les caresser. Les dévorer. Caresser ses fesses divinement arrondies. Parcourir tous les recoins de son corps jusqu'aux plus petits. J'avoue que depuis que mon regard a croisé le sien, je ne rêve que d'elle la nuit. Mais lorsque ma mère me demande si j'ai couché avec elle, je reste bouche bée, même si, oui, effectivement, elle a raison : j'ai couché avec elle. Mais je ne sais comment le lui avouer, surtout que j'ignore d'où elle tient cette information. Elle insiste :

– Réponds, pauvre idiot ! As-tu couché avec elle ?

Par un hochement de tête, je finis par répondre par l'affirmative. Mes yeux ne quittent pas la carcasse du téléphone échouée au sol.

Le temps qu'une seconde d'horloge passe le relai à une

autre, mon père, qui depuis le salon écoutait notre conversation, apparaît devant la porte de la cuisine, comme par enchantement, torse nu, exposant son ventre aussi gros que le globe. Il me regarde d'un air saugrenu, mais semble dépourvu de toute envie de me réprimander. Le sexe, les femmes et l'alcool, suivant les souhaits de mes parents, je n'étais pas censé les connaître avant d'avoir passé mon baccalauréat. Pour eux, vivre ces mondes-là alors qu'on est encore lycéen, c'est foncer tout droit vers l'échec scolaire. Je suis donc bien surpris que papa ne dise pas un mot. Soit il se met à ma place pour être lui-même passé par-là, soit il a eu une matinée tellement pesante qu'il n'a plus de force à gaspiller sur moi. Il ne prononce pas la moindre parole. Ma mère quant à elle fait des tours sur elle-même, les deux mains posées sur la tête en appelant au ciel :

— Ah Nzame ! Ah Nzame ! L'enfant-là ne m'a pas écoutée oh ! Ah Nzame !

En fait, depuis quelque temps, maman observe Rita de loin. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que ce qui est revenu à ses oreilles n'encense pas la jeune fille. On lui a raconté tellement de choses peu glorieuses à son sujet. Des histoires de virées nocturnes qu'elle ferait chaque week-end avec des hommes, parfois même des « *papas* » ; des

altercations entre bandes de garçons qu'elle engendrerait par-ci par-là ; de ses discrets allers et retours à la maternité de l'Hôpital général, etc. Bref, on lui a comméré tant de bizarreries sur Rita que, lorsqu'elle m'a un jour surpris en train de la regarder avec les étoiles plein les yeux, elle n'a pas manqué de me mettre en garde.

J'ai la gorge serrée. Ma bouche est sèche comme le désert. J'ai envie de disparaître. Jamais auparavant je n'ai vu ma mère dans un état pareil. Elle fond en larmes comme une veuve éplorée et se tient la tête en prononçant des paroles inaudibles. Elle est abattue. Mon père que l'inquiétude envahit peu à peu s'enquiert finalement :

– Mais qu'y a-t-il Bijou ?

– Rita est enceinte, crie-t-elle. Elle est enceinte de Fam. Elle vient d'envoyer un message sur mon téléphone.

– Quoi ? dit mon père, ébahi.

– Pourquoi vous ne m'écoutez pas dans cette maison, pourquoi vous ne m'écoutez pas ? Reprend ma mère. Est-ce donc parce que je suis pauvre que vous ne m'écoutez pas ? Ou est-ce parce que je suis trop gentille avec vous ?

Tout semble s'écrouler autour de moi. C'est un tsunami. Je n'ai que seize ans. Je commence à peine ma vie. Je ne peux pas être père. Je ne veux pas être père. Un enfant ne peut pas faire d'enfant. Je suis chamboulé. Ce qui me



bouleverse le plus, ce n'est pas tant d'avoir désobéi à ma mère en couchant avec Rita — parce que c'était le plus bel instant de ma petite existence — mais le fait de voir lentement se déliter dans ses yeux les espoirs qu'elle a toujours fondés sur moi.

Nous sommes une fratrie de quatre. Je suis l'avant-dernier, mais ma mère ne jure que par moi. Je la comprends. Cela fait près de huit ans que Janvier, l'aîné, a répondu à l'appel idyllique de l'occident sans jamais rentrer depuis. Il n'a pas une seule fois remis les pieds au Gabon, et « *n'a jamais envoyé un seul sac de riz* », comme se plaignent souvent mes parents. Ma sœur Bellavie, la deuxième, a renoncé à l'école très tôt pour s'adonner entièrement à ce qu'elle a la chance de faire et qu'elle sait faire le mieux sur terre : rien. Dan, le dernier, n'est encore qu'un tout petit enfant. Quant à moi, je suis en première scientifique au Lycée d'État de Port-Gentil. Jusqu'ici, je me suis efforcé de figurer parmi les meilleurs de l'établissement et même de la province. Je me suis toujours battu pour contenter mes parents afin de leur faire oublier, un tant soit peu, les fausses notes de mes aînés. Ils comptent sur moi aujourd'hui presque comme les fils d'Israël comptaient sur Moïse.

Maman ne travaille pas. C'est une femme au foyer.

Veillant sur chacun de nous au prix de sa vie, elle n'a aucune autre famille. C'est une mère poule ; une femme aimante qui accueille à bras ouverts même les enfants des voisins et s'en occupe à cœur joie. Papa, lui, est un professeur de lycée. Il est payé une misère, comme tous les fonctionnaires gabonais d'ailleurs. Nous ne sommes donc pas de la Haute. Nous n'avons pas un train de vie cossu, mais nous savons nous suffire de ce qu'on a, en évitant au maximum de ramener des ennuis à la maison. Mais là, avec cette nouvelle qui s'abat sur notre toit, c'est la Bérézina !

– Qu'est-ce qui s'est passé ? Gronde ma mère.

– Je ne sais pas m'ma.

– Quoi ? Tu ne sais pas ? Donc tu es seulement allé coucher avec cette petite prostituée en devenir sans te soucier ? Et tous mes avertissements ?

Je garde le silence. Elle continue :

– Tu n'as pas utilisé de préservatif ?

– Non.

– Mais pourquoi, imbécile ?

– Je ne sais pas.

Je sens que je l'agace. Que je réponde « *je ne sais pas* » à tout bout de champ la met hors d'elle. Elle s'approche de moi prestement, furieuse, déterminée à me donner une bonne raclée. Mais mon père l'en dissuade en s'interposant

avant qu'elle n'arrive à ma hauteur.

– Ce n'est pas la solution Bijou, dit-il en la retenant.  
Puis il s'adresse à moi :

– Fam, pourquoi ne t'es-tu pas protégé ?

Ils pensent sans doute que je fais exprès de répondre « *je ne sais pas* », mais je ne sais vraiment quoi leur dire. Ce n'est pas comme si nous parlions souvent de ces choses-là. Nous ne discutons jamais de ce genre de sujet. À part les mises en garde de maman, rien. Chez nous, parler de sexe, c'est tabou. Tout ce qui a trait à la sexualité est occulté. On ne parle jamais de ça. Alors, par quel bout de courage devrais-je commencer à leur expliquer pourquoi et comment j'ai fait pour coucher avec une fille sans protection ? Je ne peux rien leur répondre. Je me contente de laisser ruisseler des larmes silencieuses sur mes joues. Mon père continue :

– Pourquoi tu pleures ? Personne ne t'a frappé ! Fam, tu es presque adulte, tu es en classe de première, en série scientifique de surcroît. Qui plus est, tous les jours que Dieu fait, tu cries sur tous les toits que tu veux devenir médecin. Donc évidemment, je me dis que tu es averti sur un certain nombre de sujets, dont tout ce qu'on encoure en couchant avec quelqu'un sans se protéger et tout le reste.

Ma mère qui s'est assise sur le sol se laisse aller à un rire nerveux et s'exclame :

– Une grossesse ! Fam nous ramène une grossesse dans cette maison !

– Au-delà de ça, Fam, reprend mon père sur un ton assez calme, as-tu pensé aux infections et maladies que tu aurais pu choper ?

– Si tant est qu'il n'en ait pas déjà contracté quelques-unes, renchérit ma mère.

– Arrête de parler de la sorte, ne sois pas négative ! l'interrompt mon père.

Puis, revenant à moi, il m'ordonne d'arrêter de pleurer et de retourner à ma besogne.

– Bref, ne t'inquiète pas, me rassure-t-il. On s'occupe de tout. Il ne faudrait pas que cette situation vienne te perturber d'une quelconque manière. On va tirer tout cela au clair.

Bellavie me succède lorsque je sors de la maison. Elle rentre à peine de je ne sais où, après être sortie aux aurores. Derrière moi, j'entends ma mère s'écrier :

– Voilà l'autre énergumène ! Ça y est, elle vient reposer ses jambes qu'elle a dû grandement écarter d'où elle vient ! Bella n'en est pas vexée. Elle ne réplique pas. Elle se doute que quelque chose s'est passé en son absence, donc n'y

met pas du cœur.

Au moment du déjeuner, tous les regards sont rivés vers moi, excepté ceux de Dan, concentré à savourer ce qui, pour nous tous, est le mets préféré. D'habitude, un plat de feuille de manioc à la pâte d'arachide, je le dévore en deux temps, trois mouvements. Mais aujourd'hui je n'ai pas d'appétit. J'essaie tant bien que mal d'avaler quelques bouchées, mais elles me paraissent insipides, fades et froides, comme l'ambiance autour de la table. Seuls les couverts communiquent avec les assiettes. Au bout de longues minutes, Bella prend la parole :

– Il est très bon, ton repas, maman !

– Merci, répond-elle à mi-voix.

Puis un nouveau voile de silence enveloppe l'instant. Quelque temps plus tard, Bella reprend la parole, mais cette fois-ci en revenant sur le malheureux sujet du jour qu'on lui a rapporté un peu plus tôt :

– Fam, étais-tu au courant de tout ça ? Rita t'en avait-elle déjà informé ?

– Pas vraiment, dis-je tristement. Avant-hier, continué-je, elle m'a simplement parlé de dérèglements de son cycle menstruel, sans évoquer le moindre soupçon de grossesse. Et moi, ça ne m'est pas passé par la tête de me dire qu'elle était peut-être enceinte.

– Elle ne t’a rien dit d’autre ?

– Non, rien du tout !

Je peux voir le doute se dessiner sur tous les fronts, en commençant par celui de Bella.

– Franchement, je ne crois pas en cette histoire, dit-elle. Ça n’a pas de sens. Je n’arrive pas à comprendre pourquoi elle a d’abord écrit à maman avant d’en parler avec toi.

– La sorcellerie ! s’exclame ma mère.

– Ce soir j’irai chez elle, annonce Bella. Elle devra tout m’expliquer.

Les parents gardent un silence approbateur. Puis, les dents verdies par les feuilles de manioc, ma mère dit :

– Pour ma part, je préfère ne pas la rencontrer pour le moment. Je suis encore trop en colère pour le faire.

– Tu as tout à fait raison, acquiesce son époux essuyant sa bouche à l’aide d’un coin de la nappe de table. Laissons d’abord Bella aller lui parler. Ce n’est que dans un second temps qu’on envisagera une rencontre avec ses parents.

Le ventre ballonné, mon père sort de table, suivi de très près par ma mère. Ils se dirigent directement dans leur chambre. Sautant au bras de Bella, je profite de leur absence pour lui dire mon innocence :

– Bella, je te jure que ce n’est pas moi !

– Ah ? Comment peux-tu en être aussi sûr ? Tu sais, Fam, on peut tous émettre des doutes. Cependant, à propos de ce genre de chose, la femme seule détient la vérité. Même si je n'arrive toujours pas à y croire, je pense qu'il ne faudrait pas en exclure l'éventualité malgré tout.

– Oui, répliqué-je. Tu dois sans doute avoir raison, mais sur ce coup, tu peux me croire, je ne l'ai pas engrossée, ce n'est pas moi l'auteur, Bella.

– Quoi qu'il en soit, j'irai chez elle vers 21h, après l'église.

– Tu veux que je vienne avec toi ?

– Non, pour le moment, je vais discuter avec elle seule à seule.

Bella quitte également la table, accompagnée de Dan, mon petit frère. Je me retrouve tout seul. Je débarrasse la table et ramène tout dans la cuisine où git encore le téléphone en pièces détachées. Je les ramasse, les rassemble et parviens à remettre l'appareil en état. C'est un Nokia 3310, solide comme un roc. Je le redémarre en un clic et m'empresse d'envoyer un SMS à Rita : « *Retrouve-moi sous le manguier derrière la cité à 19h30. Inutile de te donner les raisons de ce rendez-vous, tu ne les ignores pas. Fam* ». Une fois le message envoyé et supprimé, je laisse le téléphone en évidence sur la télévision dans le salon, puis me dirige dans

ma chambre. Je m'allonge dans le lit. J'ai l'impression de peser quinze tonnes. Ma tête n'est pas loin d'exploser. Elle cogne tellement fort qu'on croirait qu'elle a reçu des coups de marteau d'un violent bricoleur. Je suis en nage. J'ouvre la fenêtre pour inviter l'air à m'aider à trouver de meilleures sensations. Un tas de questions tourbillonnent dans mon esprit. Certes, mon père m'a demandé de ne pas m'inquiéter, mais c'est quinze mille fois plus facile à dire qu'à faire.

Rita m'aurait-elle piégé ? Aurait-elle couché avec moi simplement pour me faire endosser la responsabilité d'une grossesse bâtarde ? Pourquoi ? Pourquoi moi ? Les bras trop souvent ouverts de ma mère auraient-ils guidé son intention ? Plus je m'enfonce dans mes réflexions, plus je trouve assez bizarre finalement la facilité avec laquelle je suis parvenu à coucher avec elle. Mais quoi qu'il en soit, au fond, je suis si épris d'elle que même si elle en vient à me l'avouer elle-même, je ne lui en garderais quand même pas dent. Je suis tellement épris d'elle qu'il suffit à mes tourments de rencontrer le souvenir de cette fameuse nuit pour qu'ils s'apaisent.

Tout le monde dormait cette nuit-là. Quelques jours plus tôt, nous étions convenus que nous nous verrions ce soir où l'acte s'est produit. Auparavant pourtant, elle riait



de mon âge, me répétant sur un ton moqueur que j'étais trop jeune pour elle et que, jamais de la vie, mes seize années d'existence n'entendraient gémir ses dix-huit saisons sèches. J'étais donc le plus heureux lorsqu'elle changea d'avis et, tout naturellement, aucune objection ne vint encombrer ma tête. J'allais faire l'amour avec elle, point barre.

Toutes les maisons de la cité étaient entièrement plongées dans l'obscurité. Sur la pointe des pieds, je sortis de la mienne pour la rejoindre chez elle. Ses parents étaient absents. Quand j'arrivai, elle m'accueillit devant la porte. Animé par des envies bestiales, je m'imaginais déjà engloutir dans ma bouche ses seins que son pagne ne cachait qu'à moitié. Je me voyais aller les cueillir en haut de la merveille sur laquelle ils étaient fraîchement perchés. Le doigt sur la bouche, elle me fit signe de ne pas faire de bruit. Ses petits frères dormaient à côté. Elle me prit par la main, comme une mère tient son gosse, et m'emmena dans sa chambre. Sous la lumière, elle fit tomber son pagne et dévoila sa nudité comme pour me dire : « *vas-y, régale-toi !* ». Je la regardais avec les yeux d'un gamin venant de se voir offrir le cadeau pour lequel, chaque soir, il disait une prière.

Qu'elle était splendide ! Elle l'était encore plus belle que